

Des «pédants» et des «sots » !

Les *Fables* ne ménagent pas les maîtres d'école, qui les ont beaucoup fait lire pourtant. Quant aux *Contes*, ils montrent certain Maître en droit qui, après maints «détours ténébreux», parmi ses écoliers, déboule cocu, «honteux, surpris, confus»

*Grand éclat de risée, et grand chuchillement,*

*Universel étonnement (1).*

En apparence, dans ses attaques, La Fontaine n'innove guère. *L'Enfant et le Maître d'école* pourrait indirectement venir d'Esopé par Lokman. Le Maître en droit trouve sa source chez Giovanni Fiorentino. Son auteur pratique Rabelais et Montaigne qui critiquent, après bien d'autres et, par exemple après Platon, les pédagogues institués. Il invente pourtant — chose rare l'essentiel de la cinquième fable du livre IX — *L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin* —, en réemployant certains éléments du *Jardinier et son Seigneur*, voire de *L'Ours et l'Amateur des jardins*, comme si, à ce moment de son oeuvre, en ce lieu du livre IX, entre Garo qui se croit plus habile que Dieu et un Statuaire qui imagine donner vie sa statue, il avait besoin d'un Maître d'école qui achève de faire «gâter» un jardin par ses écoliers dont il a «gâté la raison»(2). C'est qu'existe, entée sur une tradition, une critique spécifiquement lafontainienne des pédants.

Une expérience scolaire personnelle (dont on ne sait, guère) a pu la susciter, mais sa maturation s'inscrit plus sûrement dans la perspective de l'épicurisme chrétien et dans la problématique des fables, telle que La Fontaine la pose dès 1668 et qu'il mène jusqu'à une certaine fin, par l'ultime «leçon» du livre XII, présenté à un jeune enfant, le duc de Bourgogne, qu'éduquait Fénelon. En effet, si notre fabuliste veut «instruire et plaire», ces maîtres n'instruisent ni ne plaisent. Avec grand esprit de sérieux, sans humour et sans coeur, en méconnaissant les occasions comme leur public, et en oubliant que «tout en tout est divers»(3), ils ne songent qu'«aux moyens d'exercer leur langue»(4) .

Au premier livre, d'*un ton fort grave*(5), l'un d'eux harangue un enfant qui risque la noyade. Au neuvième livre, en s'appuyant de «Virgile et Cicéron», avec «force traits de science», un autre discours si longuement qu'une «jeunesse mal instruite» a le temps de «gâter en cent lieux le jardin» riche sans doute « des plus beaux dons que nous présente Flore» (6)Aggravation au fil de l'oeuvre : le premier Pédant finit par sauver l'enfant, tandis que le second «accroît le mal». A la «remontrance vaine» sans effet négatif du premier Pédant succède une éloquence finalement criminelle. D'un recueil à l'autre, la critique se fait plus radicale et plus riche, mais reprend les mêmes griefs : incapacité d'écouter les demandes précises qui leur sont faites ; incapacité de mettre en place une tactique efficace dans l'occasion, c'est-à-dire source de plaisirs féconds pour chacun, et pas seulement d'un plaisir narcissique pour eux-mêmes. Préférant une éloquence toujours identique à l'altérité fragile et belle, les pédants plaquent de la rhétorique sur du vivant.

Effet d'amour-propre, le *plus grand de tous les flatteurs* (7) selon La Rochefoucauld et selon son admirateur La Fontaine,, ce qui motive souvent les conduites, quand le *coeur*, l'esprit de jeu ou l'esprit de liberté ne le limitent pas. Témoins, dès les premières fables, la Fourmi, la Cigale, le Corbeau, la Grenouille... Surtout, l'amour-propre exacerbe une logique de pouvoir, telle que le dominant nie la valeur d'autrui pour tirer plaisir de la dilatation de son ego, comme la cruelle Fourmi du livre I, ou *tout babillard, tout censeur, tout pédant* (8). Ainsi, quand il ne reste pas seul et qu'il ne se flatte pas simplement lui-même, comme certain Homme avec ses miroirs , un individu qui s'abandonne à l'amour-

propre désire-t-il passer pour un Dieu aux yeux d'autrui. Ce Dieu n'est pas celui qui «fait bien ce qu'il fait»<sup>10</sup> en suscitant un mouvement créateur immense, admirable, et largement mystérieux sauf pour Garo. Ce Dieu, qui n'est pas celui des chrétiens, réduirait au contraire autrui à la fonction d'authentifier continûment sa divinité. Sembler être un tel Dieu et finalement, croire l'être, voilà ce que souhaitent ces dominants. Sotte erreur que dénonce l'oeuvre entière de La Fontaine : comme les créatures ne peuvent être le Dieu qu'elles rêvent d'être, la réalité les déçoit: le Corbeau perd son fromage. La Grenouille explose. Le Mulet implose... Certes, la déception n'est pas toujours si dramatique. Il est souvent possible d'échafauder des illusions provisoirement protectrices. Quand ils n'ont pas le plaisir de recevoir du monde l'image qu'ils en attendent, les amoureux d'eux-mêmes, qui ne sont pas toujours des dominants quoiqu'ils aspirent toujours à l'être, préfèrent souvent *accuser les miroirs d'être faux* (11). Pour préserver leur plaisir, l'amour-propre leur fait réduire, tronquer, nier l'altérité de l'univers. Au livre IX, juste avant l'apparition d'un Maître d'école, Garo, qui ne domine personne et qui se satisfait d'une cohérence simplificatrice, croit ainsi mieux savoir que le bon Dieu ce que devrait être l'organisation de la diversité naturelle: «on ne dort pas quand on a tant d'esprit» s'applaudit-il. Un gland, en tombant sur sa tête, lui prouve cependant que Dieu fait peut-être preuve d'esprit en ne juchant pas des citrouilles en haut des chênes... S'ôtant soudain de l'esprit que l'univers est composé sur le sien (12), découvrant ainsi qu'il y a de l'autre, et qui vaut, Garo change d'avis. Il loue — peut-être sottement — Dieu de toute chose». Bel exemple, mais rare, d'humilité retrouvée. En revanche, la possible noyade d'autrui ou le ravage accompli des jardins n'inquiète guère les maîtres d'école. Ils se satisfont d'avoir imposé leur verbe, paru être les maîtres, cru qu'on admirait leur savoir, leurs avis, leur éloquence, ou, comme le Corbeau, leur «belle voix». Sottise extrême : par amour-propre, ces flatteurs d'eux-mêmes oublient presque l'entraide, ne voient quasiment rien, et le second d'entre eux, au contraire de Garo, n'aperçoit jamais l'inadéquation de son discours à l'occasion. Humaine erreur de Garo. Persévérance presque diabolique de ce maître environné d'une *maudite engeance* (13)!

Maître d'école, s'il maîtrise les mots, il est surtout maître d'autrui. Sa position de pouvoir est reconnue. Il a le «privilège» (14) de «gâter la raison» en s'emparant de la parole. Maître institué, il profite de la faiblesse linguistique des enfants, que l'étymologie signale, et qu'un danger de noyade rend parfois complète, pour asséner une de ces «conférences académiques» (15), que (détestent La Fontaine et les quatre amis de *Psyché*. Loin de toute conversation, ce maître peut longtemps parler sans être contesté et sans que naisse un échange divers, fécond, délicieux, pareil à «un parterre où Flore épand ses biens» (16). Avec lui, autrui n'accède jamais à la parole. Ainsi, tandis que le Statuaire du livre IX, par amour-propre, espère donner la *parole* à l'*idole* (17) qu'il a créée, le Pédant qui le précède prend seul la parole il est plus sot que Garo qui imagine parler mieux que Dieu (mais se corrige), et moins fou mais moins généreux que l'artiste qui veut que parle «un bloc de marbre». Participant aussi du désir de monopoliser le discours, son prédécesseur du premier livre, en appelant «petit Babouin» (18) l'enfant qu'il harangue, le prétend incapable d'émettre, par-delà le babil, une parole valable. Il le réduit à être un animal, un singe. En l'insultant, il lui refuse toute capacité humaine, se pose comme seul sujet possible du discours, et fonde son pouvoir sur une différence naturelle que la différence culturelle, au livre IX, avec l'apport de Virgile et Cicéron, illustre et renforce. Pour le maître d'école des Fables, l'autrui sur lequel il a un «privilège», n'est qu'un «petit Babouin», une bête qui ne saurait parler, et qui n'a peut-être pas d'âme .

La Fontaine, quant à lui, traduit

*en langue des dieux,*

*Tout ce que disent sous les cieux,*

*Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.*

Les Arbres et les Plantes sont devenus chez lui «créatures parlantes» (21) «Truchement de peuples divers» (22), il fait parler jusqu'aux jardins. Si son projet est bien d'instruire, il ne prétend nullement s'approprier tout le discours, mais susciter un lieu—les *Fables*—où de multiples paroles, sans exclure celle du lecteur, puissent être écoutées. Entreprise poétiquement, voire philosophiquement, légitime.

*Car tout parle dans l'univers;*

*Il n'est rien qui n'ait son langage. ( 24)*

Entreprise qui s'oppose aux Pédants, peu soucieux de la parole des jardins, du jardinier, ou des enfants... Ignorant la leçon que donne particulièrement le livre IX, ces gens méconnaissent la diversité de l'univers et le possible intérêt — éthique, esthétique, scientifique et pratique — de ses éléments. Méprisant cette diversité par exclusif souci d'eux-mêmes et de leur pouvoir, ils ne la voient pas. Ils ne cherchent pas à l'examiner jusque dans les cerveaux dont Démocrite commente les «labyrinthes» Mauvais physiciens, préférant citer qu'observer, ils construisent tout ce qui n'est pas eux à partir d'un principe, qui n'est que l'affirmation exclusive de leur valeur et l'effet de leur désir d'être Dieu. Mauvais moralistes, en méconnaissant la valeur, la richesse, la fragilité et la beauté de la diversité, ils ne fondent pas sur elle la possibilité de jouissances multiples, voire d'un lire, comme Démocrite, et la nécessité de l'entraide, qui est la «loi de nature» (26), voire du «cœur», qui *fait tout* (27). Ils parlent «d'un ton fort grave», sans se soucier de sauver, comme Dieu, une créature fragile, ou les boutons, *douce et frêle espérance, / Avant-coureurs des biens que promet l'abondance* (28). Etrangers à Gassendi, à Bernier et au salon de Mme de La Sablière, ils ignorent l'épicurisme chrétien, dont La Fontaine nourrit sa pensée, et qui voudrait concilier les apports physiques et éthiques de l'épicurisme avec l'idée d'un Dieu qui sauve les enfants et donc avec la charité que pratiquent la Colombe et la Fourmi.

Ces personnages instruisent toujours mal. Mauvais physiciens et mauvais moralistes, ils ignorent l'univers et refusent d'aimer, et presque d'aider, ceux qui doivent les écouter. Ils n'ont guère à leur apprendre et ne se soucient pas d'amender leur raison. Or, pour La Fontaine, comme pour Lucrèce, l'éducation est nécessaire afin de mieux jouir de l'univers et de soi. On a besoin des «Barbacoles» (29). Si la nature humaine n'est ni bonne ni mauvaise, *le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère*. De plus, pour qui n'a «du monde aucune expérience» (31), les dangers sont partout. Enfin, et surtout, l'enfance est âge *sans pitié* (32), et il s'agit d'apprendre, sans illusion, mais avec détermination, à surmonter la barbarie, soit qu'on se désolidarise des crimes commis, soit qu'on cherche à sauver ce qui est fragile, et dont cependant l'existence favorise notre félicité. Instruire autrui, c'est l'aider à se sauver des dangers du monde, de ses peurs, et de ses désirs perturbateurs. Instruire c'est donc, selon La Fontaine, «ouvrir l'esprit» (33) afin de goûter des plaisirs subtils, comme le Vieillard qui plante des arbres pour sa postérité et jouit déjà, comme d'un fruit, de *se donner des soins pour le plaisir d'autrui* (34).

Comment instruire? Comment aider autrui à vivre la sûre sagesse du Vieillard? Comment l'éloigner des dangers qu'amène l'ignorance? L'importance de ces questions, dans l'oeuvre lafontainienne, y fait celle des Maîtres d'école, personnages répulsifs, quand

même ils ne sont que cités, comme certain «magister», qui a farci un Rat avec des citations anciennes, mais n'a pas ouvert son esprit aux observations physiques, si bien qu'après avoir confondu la *moindre taupinée* et le *Caucase* (35) guidé par un savoir plus dangereux que l'ignorance, ce Rat périt dans une huître!

Mauvais, pour La Fontaine, comme pour Montaigne, les «magistri» le sont par leurs intentions, mais aussi par les méthodes qu'elles impliquent. ils font toujours des discours «par raison» (36) qu'ils ornent de traits d'éloquence. Or, La Fontaine critique souvent ceux qui prétendent instruire par des raisons directes, appuyées de quelques «traits». Le Pouvoir des fables, s'il loue ces dernières, montre surtout les faiblesses de l'art oratoire: malgré son talent son énergie, ses *figures violentes* (37), longtemps Démade ne peut intéresser les Athéniens à combattre Philippe. Cet échec est à rapprocher de celui de l'Hirondelle du premier livre qui a voulu, par raison, éviter aux oisillons d'être *retenus* mais qui n'a pas su les retenir pour les faire bénéficier du savoir qu'elle avait *retenu*(38). Echec de l'Hirondelle, échec de Démade... Nombreux sont les cas, où l'éloquence ornée, ou plus simplement le discours *par raison*, même quand l'emploi des gens soucieux d'autrui, reste sans effet. Si le Paysan du Danube convainc les sénateurs romains, c'est qu'il rencontra des auditeurs de qualité, admirant son art son courage la justesse de ses arguments. Mais

*On ne sut pas longtemps à Rome*

*Cette éloquence entretenir.*(39)

Le succès de Paysan ne doit pas faire illusion :

*Le monde est vieux, dit-on; je le crois, cependant*

*Il le faut amuser encor comme un enfant.*(40)

Vieux, nous restons pourtant des enfants qui aspirent au plaisir et répugnent aux leçons amères, ce que savait Lucrèce. On peut prétendre regretter cette contradiction, mais non la récuser, et il n'est même pas sûr qu'on doive s'en plaindre. Pourquoi renoncer à ce qui donne «un plaisir extrême»? En l'ignorant, les maîtres d'école, qui parlent comme si leurs auditeurs étaient ce qu'ils désirent qu'ils soient, condamnent leurs discours à rester vains. En effet, pour présenter des leçons qui peuvent déplaire, il paraît mauvais de commencer par déplaire. Or, pour ne pas déplaire, il faut admettre le goût des auditeurs pour le plaisir ainsi que leur capacité, quand même il s'agit d'enfants, de n'être pas seulement des enfants. Ces auditeurs, comme tous les animaux, et comme leur instructeur, sont attirés par le plaisir, cet *aimant universel* (42) et sont simultanément doués d'une raison capable (le percer *les ténèbres de la matière* Dès lors, pour s'adapter, sans la condamner, à leur nature diverse, il convient de choisir un chemin *tortu* divergent, qui utilise leur appétit de plaisir et leur part de raison.

Méconnaissant cette diversité, les maîtres d'école refusent les chemins tortus. Ils préfèrent toujours réduire les enfants à l'état de *petits Babouins* incapables d'accéder à l'humanité, ou bien les considérer comme de parfaits adultes, des sortes de sénateurs sensibles à leur éloquence, et admiratifs. Or, les croire tels, c'est toujours échouer, ce dont les maîtres d'école se moquent, puisqu'ils ne veulent pas instruire, mais parler, et en parlant, se flatter. Satisfaits de leur art, ils sont d'autant plus rhéteurs qu'ils sont pédants et d'autant plus pédants qu'ils sont rhéteurs. La rhétorique et le désir de pouvoir, comme le montrait le *Gorgias*, se soutiennent mutuellement, mais leur association n'instruit personne.

Pour qui voudrait instruire autrui, comme Démade ou l'Hirondelle, le discours par raison, qui tend à méconnaître autrui, est, le plus souvent, insuffisant. La Fontaine préfère la fable. C'est par un «trait de fable» que Démade réussit à s'attacher les Athéniens. C'est par une fable, en évitant toute violence, que le Bassa (45) parvient à retourner le Grec qui voulait le quitter. Une fable, «étrange», mais «vraie» (40), suffit à Chiaoux, «homme de sens», pour montrer à un Allemand, qui n'y croyait pas, la supériorité de son maître. Seule une fable permet à la victime du Dépositaire infidèle de faire voir à son voleur ce qu'un discours par raison n'aurait pu lui montrer. Les *Fables* proposent ainsi de multiples exemples du pouvoir des fables un pouvoir que Dieu lui-même n'a pas dédaigné puisque *la Vérité a parlé aux hommes par paraboles; et la parabole est-elle autre chose que l'apologue* (47) ?

La fable emploie une riche connaissance de la nature humaine, en particulier des enfants. Adéquante, elle est souvent efficace : *Dites à un enfant que Crassus allant contre les Parthes s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortirait; que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fit pour se retirer. Dites au même enfant que le Renard et le Bouc descendent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance, et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêterait-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit ?* (28) Vérité d'expérience vérifiée pour les enfants mais aussi pour les grands puisque le monde entier est peu ou prou «un enfant». Vérité qui fonde l'entreprise du fabuliste La Fontaine.

Ses maîtres d'école, quant à eux, ne disent pas de fables. On le comprend : les fables supposent ce qu'ils refusent. Il y aurait quelque contradiction pour notre fabuliste à présenter des maîtres d'école fabulistes. Quand les *magistri* répugnent à observer autrui et le monde, quand ils prétendent détenir une vérité programmée, quand ils tentent d'imposer directement un jugement et quand ils espèrent être admirés comme seul sujet possible du discours, le conteur de fable doit être «discret». Il doit savoir et admettre qu'autrui, comme tout et comme lui-même, est divers, toujours imparfait, mobile, inconstant, simultanément adulte et enfant, et que chacun, «autant les sages que les fous»(49) , aime songer, s'identifier à ce qui n'est pas soi, se revêtir parfois de peaux resplendissantes comme Peau d'âne, ou suivre les aventures de Cérès, l'Anguille et l'Hirondelle... Le conteur de fables reconnaît les faiblesses d'autrui, et les emploie pour les dépasser, sans prétendre les supprimer, puisque la fable fonde son efficacité sur la connaissance de leur caractère naturel. S'il veut instruire, il ne prétend pas rendre parfait, ce qu'il n'est pas lui-même, en tronquant la diversité: ce serait tuer la vie, comme cet «indiscret stoïcien», qui «fait cesser de vivre avant que l'on soit mort» (50) . Le fabuliste doit être, en tous sens, «discret».

Cette discrétion, qui distingue et qui est humble, s'applique au récit comme à son destinataire. Le fabuliste sait que son récit doit être interprété, qu'il n'en détient pas absolument le sens, et il n'impose pas une interprétation totale. Même s'il guide en partie son destinataire, il le laisse opérer un travail d'herméneute. Il s'installe, avec lui, dans une position de relative égalité et cette égalité, dans l'occasion, peut devenir absolue, La Fontaine n'hésitant pas à ouvrir la conversation « Que t'en semble lecteur»(51) ? Loin de réduire autrui au silence, le fabuliste l'invite à la parole. C'est que le sens du récit peut se renverser, ou du moins se déplacer, s'altérer. La fable peut ébranler un jugement, occasionner des mouvements divers de pensée, des réflexions mobiles, «à la légère» (52) parfois essentielles, inverser, comme dans *La Femme noyée*, le sens commun, faire remonter le courant, donner toujours quelque chose à penser, dégager de ce qui pèse, pose,

effraie, et faire rire... Par-delà le comique produit par l'art de conter, ce rire naît de la légèreté retrouvée de l'esprit et de la détente qu'occasionne le passage par *une histoire étrange, mais qui pourtant est vraie*. Pas de fable sans divertissement, c'est-à-dire sans sortie plaisante hors de ce qui semblait devoir être le cheminement direct. Loin des disproportions, en toute convenance, harmonieusement, on y va à l'humain par l'animal, au vrai par le mensonge, à la méditation par l'expérience sensible, à l'épique par l'infime, à la poésie par la critique... *Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être* (53). Quand le discours par raison redresse une pensée, la fable la courbe.

Ce n'est pas le propos des maîtres d'école. A lire les *Fables*, on peut supposer que le Pédant du livre IX aurait bien fait d'en conter une à l'écolier. Le Magister qui enseigna le Rat aurait peut-être dû lui dire *Le Rat et l'Huître*... Rien d'assuré pourtant. La fable échoue parfois. L'Ermite qui en dit une à l'ancien Berger devenu «juge souverain»(54) ne le fait pas changer d'avis. Si la fable a du pouvoir, elle n'est pas souveraine. Dans un univers divers où il serait sot de chercher une méthode absolue d'instruction, la fable optimise seulement les chances d'instruire.

Pas toujours efficace, elle n'est pas non plus sans danger. Si elle offre une part d'interprétation, son pouvoir est tel que son conteur peut l'employer pour séduire. Elle peut devenir vecteur d'une idéologie, conduire par exemple à la guerre quand la paix serait peut-être souhaitable. Au début du livre III, si Malherbe emploie une fable pour aider Racan dans sa quête, et si ce «maître» (56) du Parnasse reçoit ainsi l'approbation de La Fontaine, Ménénus qui lui succède conte *Les Membres et l'Estomac* pour soumettre le peuple romain. Il lui fait oublier les injustices subies. Il le manipule. Alors que la Royauté peut se comparer à Gaster «d'un certain côté» seulement, ce sénateur fait croire aux révoltés, que biologique et politique sont identiques et que le Sénat a toujours agi en parfait estomac... La fable suivante, *Le Loup devenu Berger*, par une savante suite d'applications, suggère que Ménénus, en bloquant, ainsi le débat, était un «fourbe», vrai Sénateur devenu Estomac.

Les fables construisent une critique subtile du pouvoir des fables, que les commentateurs n'ont pas toujours reconnue. Contre les dangers des fables, La Fontaine écrit des fables et, surtout, les lie par de savants enchaînements qui, d'écart en écart, invitent le lecteur à lire les textes les uns par les autres, en les repliant, les uns sur les autres, dans l'ordre, comme un flux continu qui ne cesse de multiplier les divergences, à l'image de l'univers selon Lucrèce et sa théorie du *clinamen*. Le lecteur peut suivre ces écarts, penser les transformations, se faire délicieusement herméneute, critiquer chaque leçon par celles qui l'entourent, pratiquer un mode de lecture dont les fables doubles suggèrent, comme en abîme, les procédures. C'est, ainsi que la succession des deux fables initiales donne déjà *quelque chose à penser* (58) : la seconde reprend et retourne la première, et initie un mouvement qui mène jusqu'à *La Jeune Veuve*. Avec maintes différences, le Renard est, en effet, au Corbeau ce que la Cigale est à la Fourmi. Tous les deux désirent un bien qu'un personnage possède (ou possède peut-être). Seulement., leurs tactiques s'opposent : la Cigale prétend emprunter quand le Renard flatte. La chanteuse, qui se découvre, échoue et meurt. Le flatteur, qui fait chanter, réussit.. Dès lors, la leçon de prévoyance que semblait, indiquer la première fable est mise en péril. On pouvait croire qu'il fallait imiter la Fourmi. Ne suffit-il pas de savoir tenir le langage ? Ne peut-on être Cigale et flatter comme le Renard ? Mais toutes les Cigales ne sont-elles pas des Corbeaux pleins d'amour-propre ? L'art, est-il l'effet d'une sottise envie d'être Phénix ? Vaste chantier de questions qui se déploient, avec humour, dans tout l'ouvrage... De même, au livre IX, on gagne à lire les unes par les autres *Le Gland et la Citrouille, L'Ecolier le Pédant et le Maître d'un jardin*,

*Le Statuaire et la Statue de Jupiter.* Il y a Garo, dans le Pédant et dans l'artiste, mais il y a aussi de l'artiste dans Garo, et dans le Pédant... On gagne plus encore à intégrer ces fables dans un livre qui, depuis *Le Dépositaire infidèle* jusqu'au *Discours à Mme de La Sablière*, conjugue une critique du discours «par raison», une méditation sur le pouvoir, et une réflexion sur la diversité. Ce mouvement, mène à l'étude des différences sans rupture absolue qui distinguent l'homme des bêtes et, conjointement, à la louange des entretiens où «le hasard fournit, cent matières diverses»(60) dans un espace — presque utopique — sans maître négateur. Ces entretiens seraient occasion merveilleuse pour échanger plaisir et savoir, en un mouvement continu, divers, fécond, où chacun distingue sans juger comme Garo, sans discourir comme les Pédants, et. sans que

*Chacun tourne en réalité,*

*Autant qu'il peut, ses propres songes (60)*

La Fontaine a conçu ses livres sagement., *avec un heureux art.* / *Qui cache ce qu'il est et ressemble au hasard*, ce qui constitue un apport essentiel, et trop ignoré, à l'art des fabulistes. L'étude de la forme de ses livres et recueils de fables ou de contes, qui semble évoquer *les longs replis du cristal vagabond* (62), suggère l'extraordinaire cohérence de sa pensée et son enracinement chrétien dans l'épicurisme. Les maîtres d'école cependant - et la tradition universitaire - n'en ont guère tenu compte. On a souvent fragmenté les *Fables* dans les classes et beaucoup d'articles étudient, par exemple, *Le Pouvoir des fables* sans souci de sa position dans le huitième livre... Les commodités de la simplification, et, pour les *magistri* et l'institution scolaire, la volonté de tirer des fables d'indiscutables leçons ont sans doute suscité ce choix qui entrave toute possibilité d'une lecture-conversation. On a souvent cité La Fontaine comme son Pédant citait Virgile et Cicéron. Le *bonhomme* a été la victime encensée des successeurs de ceux qu'il critiquait.

S'il allait jusqu'à *haïr* les maîtres d'école, il notait que *Le Créateur en a béni l'engeance.* (63) Grand mystère ! Trait d'humour divin ? Ces gens qui s'entourent d'*une maudite engeance* sont-ils vraiment oeuvre de Dieu ? Faut-il comme Garo *louer Dieu de toute chose* ? La Fontaine constate, s'étonne, médite et, comme souvent, admet sans regret qu'il ne comprend pas :

*On ne voit sous les cieux*

*Nul animal, nul être, aucune créature,*

*Qui n'ait son opposé; c'est la loi de Nature.*

*D'en chercher ra raison, ce sont soins superflus.*

S'il faut des maîtres qui fassent, *comme Esope et comme Homère* délicieusement voir le vrai *sous les habits du mensonge*, il faut bien que des Pédants soient... Ne peut-on rire alors, comme Démocrite ou les Dieux, d'apercevoir parmi des mondes infinis ou *l'ample comédie à cent actes divers*,/ *Et dont la scène est l'univers* tourbillonner quelques Maîtres d'école ?

---

- 1) *Le Roi Candaule et le Maître en droit*, v. 339-340.
- 2) *L'Écolier le Pédant et le Maître d'un jardin*, (IX, 5), v. 4,
- 3) *Le Cierge*, (IX, 12), v. 16.
- 4) *L'Enfant et le Maître d'école*, (I, 19), v. 25.
- 5) *Ibid.*, v. 10.
- 6) *L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin*, (IX, 5), v. 27, 28, 23, 30, 11.
- 7) *Maximes*, 2.
- 8) *L'Enfant et le Maître d'école*, (I, 19), v. 20.
- 9) *L'Homme et son image*, I, 11.
- 10) *Le Gland et la Citrouille*, IX, 4, v. 1.
- 11) *L'Homme et son image*, I, 11, v. 3.
- 12) Voir *Le Cierge*, IX, 12, v. 18.
- 13) *L'Écolier le Pédant et le Maître d'un jardin*, IX, 5, v. 29.
- 14) *Ibid.*, v.3.
- 15) *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, première page.
- 16) *Discours à M<sup>re</sup> de La Sablière*, IX, v. 21.
- 17) *Le Statuaire et la Statue de Jupiter*, IX, 6, v. 10-12.
- 18) *L'Enfant et le Maître d'école*, I, 19, v. 12.
- 19) Voir le *Discours à M<sup>re</sup> La Sablière* et la position de Descartes.
- 20) *Épilogue* du second recueil, v. 365.
- 21) *Contre ceux qui ont le goût difficile*, II, 1, v. 12.
- 22) *Épilogue*, v. 5,
- 23) «Les Jardins parlent peu; si ce n'est dans mon livre *L'Ours et l'Amateur des jardins*, VIII, 10) v. 19.
- 24) *Épilogue*, v. 7-8.
- 25) *Démocrite et les Abdéritains*, VIII, 26, v. 34,
- 26) *L'Ane et le Chien*, VIII, 22.
- 27) *Philémon et Baucis* XII, 25, v. 83.
- 28) *Le Pédant et le Maître d'un jardin*, IX, 5, v. 14-15.
- 29) *La Querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris*, XII, 8, v. 46.
- 30) *L'Éducation*, VIII, 24, v. 22.
- 31) *Le Rat et l'Huître* VIII 19 v. 36
- 32) *Les deux Pigeons* IX 2 v. 54

- 33) *Le Fleuve Scamandre* v. 14
- 34) *Le Vieillard et les trois Jeunes Hommes* XI 8 v. 23
- 35) *Le Rat et l'Huître* VIII 9 7 8
- 36) *Le Dépositaire infidèle* IX I V. 90
- 37) *Le Pouvoir des fables* VIII 4 v. 40
- 38 ) *L'Hirondelle et tes petits Oiseaux*, 1,8, v.. 3,56.
- 39) *Le Paysan du Danube*, XI, 7, v. 93-94.
- 40 ) *Le Pouvoir des fables*, VIII, 4, v. 69-70.
- 41 ) *ibid.*, v. 68.
- 42 ) *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, dernière page.
- 43 ) *Discours à Mme La Sablière*, IX, v. 235.
- 44 ) *L'Ecrevisse et sa fille*, XII, 10, v. 22.
- 45 ) *Le Bassa et le Marchand*, VIII, 18.
- 46 ) *Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues*, 1, 12, v. 12
- 47) *Préface des Fables*.
- 48 *Préface des Fables*.
- 49 *La Laitière et le Pot au lait*, V 9, v. 33.
- 50 *Le Philosophe scythe*, XII, 20, v. 30, 36.
- 51) *Les deux Amis*, VIII, 11, v. 24.
- 52) *A M. de Saint-Evremond*, Oeuvres diverses, p. 677.
- 53) *Le Pâtre et le Lion*, V1, 1, v. 1.
- 54) *Le Berger et le Roi*, X, 9, v. 17.
- 55) Voir *Le Pouvoir des fables*, l'éloge de M. de Barillon, et son rapport avec la fable précédente .
- 56) *Le Meunier, son fils et l'Ane*, III, 1.
- 57) *Les Membres et l'Estomac*, III, 2, v. 3.
- 58 ) *Discours à M. le duc de La Rochefoucauld*, X, 14, v. 36.
- 59 ) *Discours à Mme de la Sablière*, IX, v. 14.
- 60 ) *Le Statuaire et la Statue de Jupiter*, XI, 6, v. 33-34.
- 61 ) *Le Songe de Vaux*, fragment II, v 5-6. Il faudrait beaucoup de pages pour assurer la démonstration. Nous avons cherché à les écrire dans notre thèse — *Les Relations de pouvoir dans l'œuvre de La Fontaine-* et dans les notes de l'édition GF des Fables..
- 62 *Adonis, O.D.*, p.8.
- 63 ) *L'Enfant et le Maître d'école*, I, 19, v. 29.
- 64 ) *La Querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris*, XII, 8, v. 38-41.
- 65 ) *Le Dépositaire infidèle*, IX, 1, v.30-34.

66 ) *Le Bûcheron et Mercure*, V, 1, v. 27-28.